

IMMIGRATION, CULTURE ET INTEGRATION

Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs, Chers Amis,

Dans mon exposé, je parlerai de l'«intégration» bien entendu pas d'«assimilation». Surtout pas d'assimilation d'un peuple riche de 7000 ans d'histoire comme le peuple iranien. Dans l'assimilation, il y a la perte d'une partie de soi. Alors que l'intégration c'est un enrichissement réciproque avec le pays d'accueil.

Pour parler de ce sujet, je vais très égoïstement commencer par parler de moi-même.

Je suis un psychiatre franco-iranien, ou irano-français de confession juive.

Je suis né à Ispahan, surnommée la ville des roses depuis Pierre Loti, ville qui, en persan, rime avec la moitié de l'univers = Esfahan, Nesfé Djahan, autrefois appelée Yehoudieh, villejuif.

Mon ancêtre de la 7^{ème} génération, Joseph, était originaire de Yazd, l'une des villes la plus tolérante et la plus belle d'Iran où se sont réfugiés une grande partie des zoroastriens après l'invasion arabe et l'instauration de l'Islam comme religion, les autres ayant choisi d'émigrer en Inde. Mes origines plus lointaines remontent à environ 2700 ans. Quand les juifs ont été déportés à Babylone par Nabuchodonosor, après la destruction du premier temple. C'est Cyrus le Grand, ou Kourosch Bozorg qui leur rendit la liberté avec l'autorisation de retourner à Jérusalem et d'y reconstruire le temple. Mais mes ancêtres, comme la majeure partie des juifs, se sentant heureux comme citoyens iraniens, aimaient cette terre et ont préféré y rester. L'Iran qui s'étendait, à l'époque, de l'Inde à l'Ethiopie et où les rois achéménides respectaient les différentes religions et cultures de leurs sujets au point de s'habiller comme eux en se rendant dans leurs régions.

Je garde de mon enfance à Ispahan le souvenir de la rue Djahan Arâ (beauté de l'univers) où le matin, je me réveillais par le chant mélodieux des Moazines de la mosquée aux 4 jardins. Et je m'endormais, les nuits d'été dans le jardin de notre maison, bercé par le Avaz des baladins qui chantaient sur les rivages de Zayandeh Roud et dont le son arrivait à mes oreilles par une brise plus poétiquement appelé Nacyme. Une rue où nous avons comme voisins des familles :

- Zoroustriennes : Fouladi
- Musulmanes : Zoufin
- Juives : Gabbay
- Arméniennes : Nahapetian
- des Assyriens dont malheureusement, je ne me souviens pas du nom.

C'est dans cette rue que j'appris ma première phrase de français :

Ma mère, ancienne élève de l'école de l'A.I.U, avait une amie nommée Wanda « le protocole familial » exigeait que chaque fois qu'on la recevait, nous, les enfants, nous devions lui dire, en français entendu :

« Bonjour Mademoiselle ! »

Je n'avais que cinq ans à cette époque et je n'aurais jamais imaginé que cette belle langue deviendrait un jour la langue maternelle de mes enfants.

J'ai débarqué à Nice un soir d'automne 1958. Je devais prendre un autre avion le lendemain pour aller à Marseille et continuer mon voyage en train vers Montpellier, afin de commencer mes études de médecine. J'étais ébloui par les lumières et la beauté de la Promenade des Anglais et je m'étonnais que les gens se privent de ce spectacle en dormant la nuit !

Mais quel choc de voir que personne ne se proposait pour m'aider à transporter ma grosse valise contenant mes deux costumes taillés sur mesure avec mes chemises et sous vêtements que ma mère m'avait confectionnés et quelques pots de confitures qu'elle avait préparés avec tout son amour, des mois avant mon départ. Sans compter les nougats et pistaches apportés par les amis et familles en guise de cadeaux de voyage (Touché Rah)...

C'était là vraiment un véritable choc de cultures. Quelle était cette culture qui laissait un jeune homme transpirant de la tête aux pieds traîner son énorme valise sans lui proposer son aide ? Ne m'avait-on pas toujours dit que les Iraniens sont les Français d'Orient ? Mais où étaient donc ces Iraniens de Nice ? C'est à Marseille que j'ai pu rencontrer cette culture de « liberté, égalité, fraternité » qui m'avait tant fait rêver depuis mon adolescence. Mes amis, Les Triaire, me parlaient d'Omar Khayam et de Hafez, et me recevaient en fils venu directement des Palais de Persépolis qu'ils connaissaient mieux que moi-même : moi, je m'instruisais modestement avec Victor Hugo, Lamartine, Anatole France et Emile Zola ou La Fontaine qui constituaient mon faible bagage culturel de France, avec Versailles et Le Louvres que je rêvais de connaître.

Grand Médecin, le Docteur Triaire fermait son cabinet pendant une semaine pour m'aider avec mes amis iraniens à la préparation des fêtes de Norouz (jour de l'an iranien) que nous célébrions à la faculté de médecine, tant il était passionné par la culture de la Perse.

L'hôpital qui est le lieu de souffrance et de soulagement fût, pour moi, le lieu d'une rencontre qui changea mon destin. C'est là que j'ai rencontré, à Nice, une jeune française, dont les quatre grands parents étaient de nationalités différentes : italienne, marocaine, viennoise et grec, il ne manquait plus qu'un persan dans cette famille. Pour la séduire, je lui disais qu'elle était « comme la lune de la quatorzième nuit ». Je ne croyais pas l'offenser par cette expression. Je ne savais pas qu'il fallait la comparer à Vénus, l'étoile la plus brillante du ciel et la mieux appréciée dans la culture européenne ! Heureusement elle ne m'en

tint pas rigueur. Elle devint mon épouse et la mère de mes trois enfants
Rencontre des cultures !

C'est encore à l'hôpital, mais cette fois à Sainte Marie, que j'ai vécu un des événements le plus fascinant de ma carrière et qui m'a appris l'importance de la culture chez le sujet.

Cela remonte aux années 1970 où j'étais interne des hôpitaux psychiatriques et je devais rédiger un mémoire pour obtenir mon titre de psychiatre. Le matin, je me rendais à l'atelier « d'art thérapie », je regardais les dessins et je tentais de pénétrer leur sens et leur mystère. Un jour, je fus frappé par des tableaux qui étaient accrochés au mur, non pas pour leur qualité esthétique mais pour les commentaires qui les accompagnaient. Il s'agissait d'extraits des épopées des plus grands poètes iraniens, Ferdowssi, Nezami etc.... Emu, je demandai au responsable de l'atelier :

- Vous avez un malade iranien ici ?
- Pas du tout, me répondit-il, je travail ici depuis 20 ans et vous êtes le premier iranien que je connaisse. Des malades iraniens, je n'en ai jamais vu ».

J'insistais :

- L'auteur de ces dessins est un iranien !
- Pas du tout, me répondit-il encore. L'auteur de ces dessins est un palestinien chassé de Jérusalem dont les parents ont été tués par les israéliens.

Lorsque j'ai lu l'observation médicale, j'étais triste et en même temps je ne pouvais m'empêcher de rire. Parce que ce monsieur, que nous allons appeler pour les besoins de l'anonymat, Monsieur Fantasma, avait été quelques mois auparavant le héros involontaire de « Nice Matin » qui pratiquement une fois par semaine écrivait à son sujet en gros titre : « L'homme au couteau du Paillon a encore frappé » ou bien « Hier soir encore, une femme a été frappée au couteau sur le Paillon » et ainsi de suite. Au bout d'un certain temps, nous avons appris que l'auteur de ces coups de couteau avait été enfin arrêté et mis en prison. Ainsi soulagés, les riverains du Paillon ont pu retrouver leur sommeil paisible. Naturellement, en prison, lorsqu'on trouve le comportement d'un individu incohérent, on demande une expertise psychiatrique. Un psychiatre a donc interrogé Monsieur Fantasma et a reproduit ses propos : « Toute la famille de ce jeune homme a été tuée par des militaires israéliens. Il a réussi à quitter son pays et arriver à Nice, où il a décompensé sur le plan psychique et a eu des réactions violentes... ». Monsieur Fantasma a donc été transféré de la prison de Nice à l'hôpital psychiatrique Sainte Marie. Pendant des mois, les responsables de l'hôpital ont écrit aux ambassades de la Jordanie, d'Egypte, de la Syrie et d'Irak. Naturellement, personne ne le reconnaissait comme un de ses ressortissants, et pour cause Monsieur Fantasma était un iranien, originaire de Khousestan, région en partie arabophone, et travaillait sur un bateau transportant des crabes et crevettes vers Le Havre. C'est avec ironie que j'ai remarqué ce jour là qu'en

Iran on se moquait des français en les traitant de mangeurs de crevettes et de crabes, alors que l'Iran lui-même en était l'exportateur.

Bref, après avoir abusé d'alcool et s'être endormi, Monsieur Fantasma avait raté son bateau pour rentrer en Iran. Angoissé, il avait tenté de chercher le soleil, il avait réussi à arriver jusqu'à Nice, et à Nice, il avait commencé à délirer, nous connaissons la suite.

J'ai envoyé une lettre à l'ambassade d'Iran qui a immédiatement répondu en disant que la famille de ce monsieur en Iran vivait pratiquement son deuil depuis des mois. Il proposait d'envoyer un billet Nice-Téhéran pour Monsieur Fantasma ainsi qu'un billet aller-retour pour celui qui pourrait l'accompagner. C'est ainsi, que grâce à Monsieur Fantasma, j'ai été invité par la fondation Farah Pahlavi et été reçu en Iran avec tous les honneurs.

Mais qu'elle était la cause de ce délire ? Cela nécessiterait une longue explication mais en un mot, il faut savoir que les matériaux utilisés dans un délire sont les mêmes utilisés dans le rêve. L'un et l'autre sont influencés par le milieu environnant : tout ce que nous avons vu, entendu et vécu depuis notre enfance. Monsieur Fantasma était influencé par les informations qu'il entendait à longueur de journées sur les ondes des radios arabes des pays voisins, et s'est identifié après avoir raté son bateau, aux « palestiniens malheureux victimes des juifs » et pour se venger il s'attaquait aux femmes niçoises qu'il considérait comme symbole de luxure, de corruption et de vie facile. Vous voyez l'importance de la parole et du langage sur le comportement d'un être humain.

Ceci me fait penser à mes difficultés pour l'apprentissage des langues étrangères. De l'anglais, je n'ai pu apprendre que « mon tailleur était riche ». J'ai eu plus de facilité avec le français. Le premier verbe que j'ai appris c'était « aimer » le deuxième « manger ». La première leçon de persan, ma langue maternelle, n'était pas sans saveur non plus : « papa donne du pain, maman donne de l'eau ». Le peu d'hébreu que j'ai appris l'a été d'abord par des chansons et la première d'entre elles « Hatikva » le chant de l'espoir. Par contre, je n'ai jamais compris pourquoi notre première leçon d'arabe commençait par des verbes : « frapper : zaraba, zarabâ, zarabou » « aller : zahaba, zahabâ, zahabou ».

Les psychiatres et psychologues de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, et à leur tête, Jacques Lacan, disent : « ***Ce n'est pas le langage qui est construit comme l'inconscient, mais c'est l'inconscient qui est construit selon le langage*** ».

C'est partant de cette théorie que l'on conseille aux parents de parler aux enfants dès leur naissance, et même avant celle-ci. Il est intéressant de constater que les iraniens avant l'avènement de l'Islam avaient pressenti cette importance puisque leur devise était : « La bonne parole, la bonne pensée, la bonne action » et non, la bonne pensée, la bonne parole, la bonne action. Comme s'ils savaient que la bonne parole allait amener la bonne pensée, puis la bonne action.

Une heureuse coïncidence me fit découvrir à un mois d'intervalle un tableau du peintre, Zaman Zamani et un poème du poète, Ali Heidari, tout deux iraniens sans qu'ils se connaissent. Le tableau représentait un tronc d'arbre coupé dont la section représente la carte géographique de l'Iran et tout autour des pousses qui s'élèvent. Et le poème est le suivant :

*« Je suis cette plante d'amour,
Si la rudesse de l'automne me sèche
Et me brûle mille fois,
A nouveau grâce à la chaleur du soleil
Et à la souplesse de la terre,
Une nouvelle branche poussera de mon corps ».*

André Malraux, dit : « La culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». Monsieur Fantasma avait tout oublié, son nom, celui de sa famille, le lieu de sa naissance, bref, son identité. Il avait perdu la raison, mais les poèmes de Ferdowssi, Nezami, n'avaient pas été effacés de sa mémoire, « ce reste » qu'André Malraux appelle la culture :

Cette pousse apparaît sous le pinceau de Zaman Zamani et dans le poème d'Ali Heidari.

J'ai commencé ce discours en me présentant comme un médecin d'origine iranienne et de confession juive. Je pense que cette double identité n'est pas étrangère à mon intégration en France, pays de la culture par excellence. En effet, si les juifs, depuis des milliers d'années, ont été dispersés et souvent persécutés à travers le monde, les iraniens sont toujours restés dans leur pays et c'est dans leur pays qu'ils ont été attaqués par des envahisseurs venus de toutes parts : des grecs, des tartares, des mongols, des afghans, des arabes etc....

Mais les iraniens, grâce à la richesse de leur culture, loin de disparaître, ont intégré leurs envahisseurs. Quant aux juifs, grâce à la Bible (Thora), qui constitue la base de leur culture ont perduré malgré les persécutions à travers les âges et ont été protégés d'une assimilation tout en s'intégrant dans les pays d'accueil où ils se sont enracinés : pays d'accueil.

Alain SALIMPOUR
FEVRIER 2007